

Philosophes et condition féminine

En novembre avait lieu à l'Université de Montréal le colloque annuel interdisciplinaire de la Société de philosophie du Québec, cette fois sur la situation de la femme. Le premier soir, Louise Marcil-Lacoste, philosophe et chercheuse à l'U. de M., principale organisatrice, constatait que les théories sur la condition féminine abordaient rarement les rapports d'égalité entre les hommes et les femmes. Le débat était lancé.

À vrai dire, pendant ces trois jours, le mot égalité m'est apparu glissant, un peu comme un poisson vous glisse des mains quand vous le détachez de l'hameçon. Le concept ne m'a paru «saisi» que lorsque Jocelyne Saint-Arnaud l'a placé devant la loi et encore, disait-elle, s'il y a parfois discrimination légale, c'est au nom de la protection des femmes.

Il ne faut pas se surprendre si, lorsqu'on parle d'égalité, il est vite question de l'identité des femmes. Michèle Morosoli le rappelait : des auteures comme Simone de Beauvoir, Betty Friedan, Germaine Greer et Luce Irigaray ont montré que les femmes doivent arriver à s'identifier par l'intermédiaire de modèles féminins fabriqués par des hommes, sinon carrément par des modèles masculins. L'expérience vécue par Denise Bombardier au Service de l'information de Radio-Canada illustre bien le problème. «Orpheline de modèles» dans sa profession, elle observe que le modèle anticipé pour une femme qui questionne le pouvoir est celui de la séduction. Mal à l'aise dans cette situation, elle choisit un modèle masculin, «l'intelligence», ce qui revient pour une femme à «accepter de faire peur à l'homme».

Le cas de l'Italienne Eleonora Fonseca-Pimental, au XVIII^e siècle, présenté par les historiennes Maria Petruszewicz et Emma Nesbitt, est un autre bel exemple de masculinité forcée. Cette femme a profité d'une crise politique dans la région napolitaine pour prendre parti pour les révolutionnaires, fonder un journal dont elle a été la rédactrice et même «mourir comme un homme», pendue ! Une intervenante de la salle a remarqué que ce comportement lui paraissait plus humain que masculin, et elle a été approuvée par plusieurs.

Il semble très difficile de trouver des modèles du féminin faits par des femmes. C'est pourquoi la démarche de Marisa Zavalloni, psychologue, est à considérer. D'après elle, l'identité personnelle puise

des images dans une histoire individuelle liée à une histoire collective. Les «traducteurs d'images» sont les poètes, artistes et idéologues qui empruntent des éléments anciens à la culture pour créer une nouvelle image qu'ils renvoient à la culture. À ce moment-là, les femmes peuvent travailler au projet collectif. C'est ce que fait l'écrivaine Nicole Brossard, en proposant les «images positives» de l'amazone et de la lesbienne, qui gomme la différence sexuelle et opposent aux femmes fictives produites par les hommes, des femmes fictives conçues par une femme. Le texte de Mary Daly m'a semblé aller en ce sens, mais le ton sur lequel elle a donné sa conférence, ses gestes, m'ont fait penser à un sermon de curé ou de prêcheur américain. Sa performance, c'en était une, a surtout plu aux plus jeunes.

Quand on parle de modèles, on en arrive toujours à évoquer les rôles, et la sociologue Nicole Laurin a démontré que les femmes ne choisissaient pas parmi les rôles traditionnels ou nouveaux. Elles devaient plutôt les cumuler ! La «situation de fait» ne paraît pas tellement égalitaire, mais selon Jocelyn Beausoleil, le virage technologique amorcé par la société

occidentale permet d'espérer une amélioration. Là, les réactions des gens de la salle étaient partagées, car la conquête du monde scientifico-technique par les femmes semblait signifier, à toute fin pratique, leur identification à des modèles masculins comme celui du savant ou du scientifique, rationnel et objectif.

Justement, la communication de Sarah Kofman mettait en évidence la réputation surfaite du rationalisme masculin, en prouvant que des discours pseudo-scientifiques comme ceux de Freud et Rousseau visaient essentiellement à mieux assurer la domination du sexe féminin par le sexe masculin.

Si la question de l'égalité n'était pas abordée directement par tous les conférenciers-e-s, elle était néanmoins sous-entendue. Le mot du commencement de Françoise Collin, «la question de l'égalité me fait peur», explique la démarche de plusieurs. Si eux et elles la contournent, c'est sûrement pour mieux comprendre les rapports entre les hommes et les femmes. Le débat théorique est bel et bien engagé.

MONIQUE LANGLOIS

Pornosoir

«Sweetheart est un scénario de violence sexuelle et de soumission (...) Ses agresseurs soumettent (l'héroïne) à toute une série de dégradations...» Est-ce que sa présentation vous donne envie de visionner le vidéo *Sweetheart* ? Si oui, vous le trouverez chez Provisoïr, à côté de *Chloé, l'obsédée sexuelle*, *Worksex*, *Les Chiennes*, *Angel Above and Devil Below*, etc...

Propriété de la très québécoise et prospère compagnie Provisoïr, Provisoïr est une grosse chaîne de 186 dépanneurs, dont 145 ouverts 24 heures par jour, sept jours par semaine. À l'initiative de Provisoïr, Provisoïr commençait l'été dernier à louer des vidéo-cassettes, dont une bonne part de vidéos soi-disant érotiques.

Le groupe de femmes Solidarité rose se forma peu après pour organiser la riposte. Mais, malgré toutes ses démarches, lignes de piquetage, lettres et appels à Provisoïr, Solidarité rose n'avait toujours pas, fin novembre, reçu satisfaction : la fin de la location et de la vente de matériel pornographique par Provisoïr.

Convaincu que «seule une forte pression

économique, par un boycott massif et bien organisé, pourra amener Provisoïr et Provisoïr à reconsidérer leur position», le groupe décidait alors d'aller chercher l'appui des Québécoises en lançant une pétition. Elle devait circuler trois mois avant d'être présentée, début février, à Provisoïr, Provisoïr, aux médias... et au gouvernement du Québec, l'un des principaux actionnaires de Provisoïr (!), par le biais de la Caisse de dépôt et de placement.

Solidarité rose invitait aussi les femmes à répandre dans leurs quartiers et villages ces informations sur Provisoïr et le mot d'ordre du boycott, au moyen de tracts, rencontres, journaux locaux... On comptait même organiser, début février, une journée de protestation décentralisée, devant tous les Provisoïr du pays.

Il n'est pas trop tard pour collaborer au boycott ou distribuer des copies de la pétition. Il suffit de communiquer avec Solidarité rose, C.P. 381, Succ. E, Montréal, Québec, H2T 3A7. Tél. : (514) 392-3008 ou 495-4088.

LVR